

## Cours Canguilhem - A. Lachaume d'après Mme Puig et Graciane Laussucq D'hiriart.

### **Analyse de l'Introduction: « La pensée et le vivant » (p.11-16)**

\*

Pour Canguilhem, la connaissance humaine et donc la pensée ont une **finalité vitale**. Ce sont des **fonctions biologiques** parmi d'autres comme la respiration.

L'introduction aboutira à énoncer, dans le dernier paragraphe, la **thèse** défendue par Canguilhem dans tout son recueil: « Nous pensons, quant à nous, qu'un **rationalisme raisonnable** doit savoir reconnaître ses limites et intégrer ses conditions d'exercice. L'intelligence ne peut s'appliquer à la vie qu'en reconnaissant l'originalité de la vie » p.16

Voici le **problème** : peut-on penser (= connaître, voire modéliser) le vivant sans trahir la vie et la nature ?  
Canguilhem veut poser **les enjeux et les difficultés relatifs à une connaissance de la vie**.

**A) § 1 à 4 : a) le conflit entre vie et connaissance, un pb mal posé. b) Pour inscrire la pensée dans la vie, affirmation d'un but pratique de la connaissance (la pensée doit viser l'accomplissement de la vie) p. 11-12**

Commence par une réflexion sur la connaissance : en science, « **connaître, c'est analyser** ». Et donne ensuite une définition très scientifique de cette analyse : « **décomposer, réduire, expliquer, identifier, mesurer, mettre en équations** » (p.11)

Puis l'auteur pose la question, trop rare en épistémologie, de **la finalité de la connaissance** (= POURQUOI CONNAÎTRE ?). Or connaître ne peut pas être un but en soi: « **on ne vit pas de savoir** » p. 11 (connaître pour connaître serait **autotélique**<sup>1</sup>). Si connaître possède un sens, il doit être utile, il ne peut pas être sa propre justification : « savoir pour savoir, ce n'est guère plus sensé que manger pour manger, ou **tuer pour tuer**, ou rire pour rire ».

- En effet savoir pour savoir est absurde et abstrait => la vie se passe très bien de connaissance théorique. (Or la nature analytique de la connaissance consisterait à découper le réel en parties fictives, à segmenter l'expérience de la nature, en séparant le vivant de son milieu. Mais ce processus intellectuel de l'analyse comme méthode de connaissance revêt un sens uniquement par rapport à la totalité du vivant). **La connaissance, et notamment l'analyse, a un sens quand le savoir est utile au vivant pour organiser sa vie. La pensée doit assurer la survie de l'homme dans la nature.** Ce but, ce n'est pas la jouissance de ce qui est connu puisqu'on jouit de l'objet avec lequel on est en relation, non pas du savoir qu'on a sur lui (« **on jouit non des lois de la nature mais de la nature** »)

- et ce but n'est pas non plus la vie car la connaissance n'alimente pas la vie, elle ne lui donne pas son sens et son moteur : « et **pour tout dire on ne vit pas de savoir** ». Au contraire même, dans l'opinion commune, la connaissance s'oppose à la vie : car, dans la *doxa*, la connaissance empêche de vivre (soit qu'on y voie sa vie, ou bien qu'on découpe le réel en morceaux théoriques, peut-on imaginer).

=> on a alors, vis-à-vis de la connaissance, **deux attitudes possibles et opposées**, insuffisantes toutes deux :

ce qu'il appelle « **le choix entre un intellectualisme cristallin, c'est-à-dire transparent et inerte, et un mysticisme trouble, à la fois actif et brouillon** » (p.12) : image assez difficile à comprendre car style elliptique et implicite, mais si on cherche à analyser la métaphore, on peut voir que les caractéristiques attribuées à chacune des conceptions des liens entre la connaissance et la vie s'opposent : l'intellectualisme est cristallin et transparent au contraire du mysticisme trouble et brouillon, mais il est inerte au contraire du mysticisme actif => aucune de ces deux attitudes n'est donc satisfaisante car chacune a un défaut :

- **l'intellectualisme**, que l'on pourrait qualifier comme le fait de prétendre connaître pour connaître (approche théorétique du savoir), a le défaut de n'être pas vivant, il est inerte car il ne change rien à la vie du vivant, il est dévitalisé, il nie la vie (savoir > vie) ;

- le **mysticisme**, que l'on pourrait qualifier comme le fait de vénérer intuitivement la vie comme une force transcendante et de prétendre que cela suffit comme seule connaissance d'elle-même sans aucune démonstration discursive, n'est de son côté pas coupé de l'action, mais insuffisant intellectuellement (« brouillon »). (vie> savoir mais sans aucune étude de la force de vie)

Pour le dire autrement, il faut éviter 2 écueils relatifs à une connaissance par un vivant:

- Refus de s'égarer dans l'abstraction : **refus d'un positivisme rationaliste** où le biologiste oublierait qu'il est lui-même vivant & réduirait la vie à du non-vivant, à du mécanique. Or la pensée humaine ne transcende pas la vie car la pensée reste la pensée d'un être lui-même vivant. Donc l'étude scientifique doit se rapprocher du processus vital.

<sup>1</sup> L'autotélique, mot composé des racines grecques *αὐτός / autós* (« soi-même ») et *τέλος / télos* (« but ») et signifiant « qui est sa propre finalité », est une **activité** entreprise sans autre but qu'elle-même.

- Mais inversement, refus de célébrer la vie sans la connaître scientifiquement. Canguilhem réfute également un vitalisme non scientifique, qui expliquerait le vivant à partir d'un principe vital métaphysique, non observable par expérience.

Il faudra donc saisir la raison comme un moyen donné par la vie à l'être humain pour connaître scientifiquement le vivant sans oublier sa spécificité : on se dirige vers la thèse du « **rationalisme raisonnable** »

Or soutient que ce conflit tient en fait à ce que **le problème est mal posé** [déformation professionnelle du prof de philo] : « **le conflit n'est pas entre la pensée et la vie dans l'homme** » (= est-ce que la connaissance empêche de vivre et est-ce que la vie se passe de connaissance ?) mais le conflit réel est « **entre l'homme et le monde dans la conscience humaine de la vie** ». Expression difficile mais qui signifie que c'est la conscience humaine qui créé une séparation entre l'homme et le monde, celle-ci n'existe pas dans l'absolu, elle existe en l'homme. La conscience humaine introduit un écart (= à quel point l'homme a-t-il raison de prendre du recul face au vivant pour l'examiner?) [► citation que l'on pourra utiliser dans les sujets où l'on examine l'homme face à la nature puis en son sein]

En effet, Canguilhem définit la conscience comme « **le décollement de l'homme et du monde, qui permet le recul, l'interrogation, le doute (...) devant l'obstacle surgi** » 5P; &é => la pensée, c'est la capacité de la conscience humaine à prendre de la distance vis-à-vis du monde dans lequel elle vit pour le prendre comme objet, pour s'en rendre extérieur, le considérer face à face (capable de faire abstraction du fait qu'il appartient à la nature pour la connaître totalement). Mais cet éloignement n'est que temporaire car justement, ce que cherche la connaissance, c'est à essayer de réduire l'écart entre l'homme et le monde, pour essayer de mieux y adhérer. Canguilhem définit ainsi la connaissance comme « **la recherche de la sécurité par réduction des obstacles** », comme « **une méthode générale pour la résolution directe ou indirecte des tensions entre l'homme et le milieu** p. 12 ». Il faut cerner la finalité du connaître (« définir ainsi la connaissance c'est trouver son sens dans sa fin »): trouver « **un nouvel équilibre avec le monde** », « **une nouvelle forme et une nouvelle organisation de sa vie** ».

La connaissance même analytique n'est qu'un moyen pour accomplir la fin de mieux vivre, ce n'est pas une fin en soi.

=> Canguilhem réfute là l'attitude philosophique qu'il avait appelée « l'intellectualisme cristallin » consistant à affirmer que la connaissance ne se vise qu'elle-même, se passe de la vie : non, soutient-il, si l'on cherche à connaître, c'est dans l'idée que cette connaissance va nous permettre de mieux vivre, elle est « **en vue d'aider l'homme à refaire ce que la vie a fait sans lui, en lui ou hors de lui** ».

On le voit, Canguilhem définit ici l'activité vitale comme le fait pour le vivant de chercher à résoudre les problèmes qu'il rencontre, mieux vivre (finalité pratique de la connaissance, cela ne sert pas à rien, cela sert à mieux survivre, on pense évidemment au lien entre connaissance du corps humain et médecine).

D'où une définition renouvelée de la connaissance de la vie ( supprimant le préjugé d'un conflit entre vie et connaissance): « **il n'est pas vrai de dire que la connaissance détruisse la vie, mais elle défait l'expérience de la vie, afin d'en abstraire, par l'analyse des échecs, des raisons de prudence (...) et des lois de succès éventuels , en vue d'aider l'homme à refaire ce que la vie a fait sans lui, en lui ou hors de lui** ».

On comprend que si connaître et penser s'inscrivent dans la vie pour l'organiser, la conception de certains scientifiques positivistes faisant de la vie « **une force mécanique aveugle et stupide** » est absurde et trahit le préjugé de séparer la conscience humaine du monde. (La personification même qui est à l'œuvre dans ces deux adjectifs dégradants montre que la quête de sens est inhérente à la force de vie, les positivistes méprisants se contredisant eux-mêmes). La vie des autres espèces vivantes a peut-être un sens même si ce n'est pas selon notre mode de connaissance.

#### B) §5 à 6: critique de l'anthropocentrisme comme prétention humaine à se proclamer juge de la vie p. 13-14.

Dans cette façon d'étudier le vivant, on aboutit, dénonce Canguilhem, à considérer la vie comme une « force mécanique, aveugle et stupide » parce qu'on plaque notre rapport au monde (cet écart entre l'homme et le monde qui caractérise la conscience humaine) comme la mesure de la valeur du rapport au monde de toutes les autres espèces vivantes (alors que chacune a en réalité un rapport au monde différent) et qu'on voit bien que les autres vivants, les animaux et les plantes, n'ont pas les mêmes capacités de réflexion et de raisonnement.

-Mais c'est là une conception anthropocentrique : « **sans doute l'animal ne sait-il pas résoudre tous les problèmes que nous lui posons, mais c'est parce que ce sont les nôtres et non les siens** » => c'est en fait établir une échelle de valeurs dans les rapports au monde des différentes espèces vivantes et considérer que la pensée et la connaissance sont des rapports au monde qui sont supérieurs à ceux des autres espèces, au lieu de voir que c'est, plus simplement, la façon dont la vie s'est développée chez l'être humain. Il n'est pas sûr que la pensée soit une faculté supérieure aux facultés des autres vivants ! Or évaluer l'intelligence d'une espèce animale à partir de notre

intelligence humaine, c'est faire de l'intelligence humaine la norme des facultés de toutes les autres espèces, ce qui est erroné. Canguilhem dit par une question rhétorique un peu ironique qu'un être humain ne sait **pas faire un nid, ni une toile d'araignée**. Pensée et connaissances ne sont donc pas des critères objectifs, des étalons de mesure de la valeur des autres expériences ou rapports au monde des autres espèces. Dans chaque espèce la vie se développe d'une certaine façon.

- c'est de plus une conception un peu erronée parce c'est oublier que la pensée humaine n'est pas si supérieure aux rapports au monde des autres espèces parce qu'elle aussi dépend des **besoins** de l'homme et **des pressions du milieu** => elle n'est pas si libre et indépendante de toute nécessité qu'elle le croit ou veut se le faire croire. L'homme ne doit pas ironiser ou regarder avec pitié les espèces considérées comme « **infra-humain[e]** ».

Même les préhistoriens (= spécialistes de la Préhistoire) qui voient la trace de l'homme quand ils trouvent un outil savent qu'il a été créé comme une aide à la vie et non pour de la recherche fondamentale...

La posture surplombante engendre une attitude ambivalente (admiration ou condescendance pour la vie). Mais la connaissance p. 14 est « **fille de la peur humaine (étonnement, angoisse)** <sup>2</sup> » => on voit donc bien qu'elle ne se vise pas elle-même, mais qu'elle vise la vie puisqu'elle vise de permettre à l'homme un nouvel équilibre avec le monde, comme le font aussi, dit-il (p. 13) la religion et l'art. **La religion ou l'art ne dévalorisent pas la vie** mais indiquent une recherche d'harmonie avec la nature, que rate la science s'érigent comme juge

(Canguilhem ne reprend donc pas à son compte la posture de "l'art pour l'art", et il pense que pour un "**esprit sincèrement religieux**" la religion poursuit "**la transfiguration de la vie**", c'est-à-dire n'est pas là pour "déprécier la vie" au nom d'un au-delà qui serait seul valable, mais donne déjà à cette vie un rayonnement supplémentaire qui la transforme. Religion et art relèveraient de la même recherche pour retrouver l'"**accord sans problème entre des exigences et des réalités**", soit parce qu'il "**a perdu**" (s'il existait dans un Eden originel ?) soit parce qu'"**il pressent que d'autres êtres que lui le possèdent**" -les animaux *semblent* avoir des ressources plus ajustées que l'homme pour répondre aux pressions de leurs besoins).

-> inscrire la connaissance dans la vie, c'est admettre une certaine **relativité** des espèces vivantes quant à la valeur de leurs différents rapports au monde. (imaginons par ex, quand l'homme fait des expérimentations sur les animaux et veut qu'ils résolvent des pbs qui ne sont pas les leurs, mais qui sont des pbs proprement humains, il faut qu'il recontextualise)

Si Canguilhem critique la prétention de la science à s'ériger comme valeur de toute expérience de la nature, faut-il renoncer à une approche scientifique du vivant?

### C) §7 à 9: les conditions de possibilité d'une connaissance scientifique de la vie p. 14-16 Comment donc avoir une connaissance scientifique de la vie qui ne déprécie pas celle-ci ?

On l'a vu, le problème de l'attitude positiviste (= l'approche uniquement analytique) est, selon Canguilhem, l'attitude du scientifique, qui oublie qu'il est un vivant et que la science est donc une partie de la vie, un produit de la vie, englobée par elle.

Il faut donc changer d'attitude et Canguilhem réfléchit aux conditions permettant d'avoir une réelle connaissance scientifique de la vie.

Il en donne une en examinant une antinomie entre le vivant et la pensée : « **La vie est formation de formes, la connaissance est analyse des matières informées** » => à ses yeux donc, la vie produit des formes, elle donne forme à une matière de l'intérieur en un acte unique et indivisible ; alors que la science, elle, est une analyse de ces formes : en effet, elle ne peut pas rendre compte du mouvement de ces formes, du fait qu'elles sont vivantes. Hétérogénéité ontologique entre science et vie. Canguilhem s'inspire ici d'Aristote (union forme et matière = hylémorphisme) et de Bergson.

Ce qui ne va pas est que la science cherche à analyser ces formes en les décomposant, elle cherche à « **déterminer les composantes** » dit-il. Or, affirme Canguilhem « **les formes vivantes (sont) des totalités dont le sens réside dans leur tendance à se réaliser comme telles au cours de leur confrontation avec leur milieu** » => phrase difficile mais dont on peut retenir comme idée-clef qu'une forme vivante est un tout (= une réalité indivisible qui s'auto-

<sup>2</sup> *Topos* de la philosophie que l'étonnement est la racine de la philosophie : Allusion à Platon « D'un philosophe ceci est le pathos : l'étonnement. Il n'existe pas d'autre origine de la philosophie. » ( *Théétète*, 155 d) et Aristote « C'est, en effet, l'étonnement qui poussa comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques. Au début, leur étonnement porta sur les difficultés qui se présentaient les premières à l'esprit ; puis, s'avançant ainsi peu à peu, ils étendirent leur exploration à des problèmes plus importants, tels que les phénomènes de la Lune, ceux du Soleil et des étoiles, enfin la genèse de l'Univers. » ( *Méta physique*, Livre I, 2, 982b : avec une conclusion contraire à la démonstration : le savoir est contemplatif et non à des fins utilitaires)

produit, s'accomplit dans sa confrontation avec son milieu) et que la décomposer ne peut permettre de la connaître : « **elles peuvent être saisies dans une vision, jamais dans une division** » écrit Canguilhem. Le vivant est une synthèse tandis que la connaissance est une analyse. Il y a un sens des formes vivantes. Une connaissance proprement biologique doit rendre compte du sens des fonctions biologiques qu'elle étudie.

- ⇒ Solution : pour qu'une étude soit biologique, il faut donc qu'elle tienne compte du sens des fonctions qu'elle étudie, en rapportant celle-ci à la totalité de l'organisme qu'elle étudie, sinon elle est simplement une réduction du vivant à de la matière physico-chimique (cf un bilan énergétique, les lois du conditionnement du réflexe). Il écrit : « **seule la représentation de la totalité permet de valoriser les faits établis en distinguant ceux qui ont vraiment rapport à l'organisme et ceux qui sont, par rapport à lui, insignifiants** ». Cf citation de Claude Bernard : les différents éléments d'un organisme ne sont pas de simples associés et leur union est plus que l'addition de leur parties séparées.
- ⇒ Il va donner deux exemples de ce type d'étude biologique qu'il s'agit d'encourager ou de pratiquer :
  - l'alimentation : il s'agit d'essayer de comprendre pourquoi le vivant, « **à apports énergétiques équivalents** », va choisir dans son milieu telle espèce ou essence pour s'en nourrir
  - le mouvement : si on ne prend pas en compte l'orientation du mouvement, cela fait du mouvement de la vie un mouvement simplement physique.

Canguilhem décrit la **fascination de Claude Bernard pour « les sciences physico-chimiques »** p16 et il rapporte les conditions de possibilité d'une connaissance scientifique de la vie à Kurt Goldstein (1878-1965), dont il reparlera ensuite.

A la fin de l'introduction **Canguilhem énonce sa thèse**: élaborer un « **rationalisme raisonnable** » (ni « intellectualisme cristallin » ni « mysticisme trouble »). Ce rationalisme raisonnable doit avoir conscience que la connaissance humaine s'inscrit dans la vie.

Pointe finale : Canguilhem recommande aux biologistes de faire preuve de naïveté par rapport à la nature en sachant se « sentir bête », c'ds ne pas se croire au-dessus de la nature dont il fait partie (référence inversée à Blaise Pascal, *Les Pensées* « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. ») avec syllepse sur "bête" (animal/stupide).

CL : idées-clefs de cette introduction : la connaissance de la vie est importante pour la vie car elle permet de mieux vivre. Mais il est difficile de connaître le vivant scientifiquement sans nier la spécificité de la vie et aboutir donc, en l'étudiant de l'extérieur, à le réduire à de la matière inerte. Il faut réussir à prendre en compte, dans nos modélisations de la vie, ce que le vivant pense et ressent de la vie, l'expérience qu'il en fait : « **l'intelligence ne peut s'appliquer à la vie qu'en reconnaissant l'originalité de la vie. La pensée du vivant doit tenir du vivant l'idée du vivant** ».

---

Proposition de corrigé de l'introduction en 200 mots (+/-10%) :

La connaissance justifierait son existence par sa seule pureté. C'est un peu vite oublier qu'elle s'exerce au détriment de la jouissance. De là à dire que la connaissance méprise la vie ; que la vie se rit de la connaissance, il n'y a qu'un pas. **49**

En réalité, si conflit il y a, c'est entre l'homme et son milieu dont l'homme cherche à surmonter les obstacles. La connaissance ne nie donc pas la vie, elle en détricote l'expérience *in vivo*. Il est ainsi faux de considérer la vie comme une force aveugle, mécanique. L'ingéniosité animale, volontiers méprisée par la science, en est la preuve. En refusant de se voir comme un moyen, la science ravive l'idée d'un conflit entre vivant et connaissance. **131**

Ainsi, engendrée par la peur, la connaissance doit non pas lui tourner le dos mais en faire l'occasion d'une maîtrise libre et accrue de la vie. **159**

Or, à vouloir seulement examiner les parties, la connaissance achoppe à saisir la vie comme tout. Loin de mépriser l'exercice de la science biologique, cette perspective reconnaît au contraire pleinement son intérêt au service du sens de la vie. Pour ce faire, elle doit inventer sa voie propre et rester à l'écoute de l'originalité de la vie. **[219 mots]**